PENSÉE DE MALEK BENNABI

25) Islah algérien et Nahda

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

Bennabi a conclu dès 1936 à l'échec de l'islah algérien parce qu'il lui avait manqué une vision claire et une doctrine précise de l'action à mener. Les Oulamas n'avaient pas compris qu'il ne suffisait pas de prêcher l'islam dans une langue lyrique, avec «force citations coraniques et d'émouvantes évocations de la civilisation musulmane», mais qu'il s'agissait d'engager une action de transformation psychologique et culturelle qui aurait généré un homme de civilisation. L'idée islahiste était certes juste, mais fallait-il encore qu'elle ne se laissât pas circonscrire par la boulitique qui falsifia le sens du combat à mener pour libérer les Algériens de la colonisabilité et l'Algérie du colonialisme.

Du point de vue des islahistes, la Nahda visait la restauration de valeurs morales et culturelles dont l'effet serait le rétablissement de la grandeur passée. Du point de vue des modernistes, elle visait une modernisation à l'occidentale qui, seule, donnerait aux pays arabo-musulmans une nouvelle grandeur. Il n'a jamais existé de Nahda générale, en fait, mais des expressions locales et partielles, des nationalismes et des mouvements de libération.

Pour Bennabi, «1936» représente dans l'histoire de l'Algérie une sorte de Siffin. Cette date marque pour lui la cassure de l'élan spirituel qui portait la renaissance nationale. Celle-ci va prendre désormais le chemin de la revendication des «droits», alors qu'auparavant elle créait la «tension» nécessaire à l'action et inculquait aux Algériens le sens du devoir. Ben Djelloul incarnait ces années-là l'«idole» et Messali, après lui, le «zaïm». En se déversant dans le courant du mouvement national au lieu de l'inspirer, de le guider moralement, l'action des Oulamas s'est trouvée enfermée dans le jeu des revendications politiciennes jusqu'en 1954, année où le déclenchement de la lutte armée pour bouter le colonislisme dehors allait faire table rase du mouvement national dans toute sa diversité.

Bennabi parle de la période 1925-1936 comme d'un âge d'or et écrit dans *Les conditions de la renaissance* (1949) : «Le miracle s'opérait quand survint l'année funeste de 1936. La transformation, la renaissance s'arrêtèrent net et s'évanouirent dans le mirage politique. On ne parla plus de nos "devoirs" mais de nos "droits'', on ne pensa plus que le problème n'était pas essentiellement dans nos besoins, plus ou moins légitimes, mais dans nos habitudes, dans nos pensées, dans nos actes, dans notre optique sociale, dans notre esthétique, dans notre éthique, dans toutes ces déchéances qui frappent un peuple qui dort. Au lieu de demeurer le chantier de nos humbles et efficaces efforts de redressement, au lieu de demeurer l'espace de nos devoirs rédempteurs, l'Algérie devint à partir de 1936 le forum, la foire politique où chaque guéridon de café maure devint une tribune... Le virus politique a succédé au virus maraboutique, le peuple qui voulait des amulettes et de saintes barakas veut à présent des bulletins de vote et des sièges. Il veut ceci dans le même esprit qu'il voulait cela, avec le même fanatisme, sans le moindre sens critique, sans le moindre effort de transformation de son âme et de son milieu. Le peuple qui a cru à l'avion vert d'un élu croit aujourd'hui au coup de bâton magique qui le transforme en peuple majeur avec son ignorance, ses lacunes de toutes sortes, ses insuffisances et sa suffisance. Il y a quelques mois, dans une manifestation estudiantine, un jeune intellectuel algérien s'époumonait à crier, cependant que certains l'applaudissaient : "Nous voulons nos droits même avec notre crasse et notre ignorance !"… Dès lors, avec une pareille mentalité, c'était la marche en arrière, le retour à la nuit, la dispersion des efforts...»

Aux antipodes de cette mentalité, Bennabi cite Ghandi qui disait à ses compatriotes : «Tant qu'un passant dans une rue de Bombay ou Calcutta risque de recevoir d'une fenêtre un crachat sur la tête, l'Inde ne mérite pas l'indépendance.» Il précise sa pensée dans *Vocation de l'islam* (1954) : «Il ne s'agit pas d'apprendre à un peuple des mots et des slogans, mais des méthodes et des techniques. Il ne s'agit pas de lui chanter la "liberté", il connaît la chanson. Il ne s'agit pas de lui dire et redire qu'il a des droits, il le sait. On n'a pas à lui enseigner les vertus de l'union sacrée, son instinct grégaire les lui a apprises. En un mot, il ne s'agit pas de lui "révéler" ce qu'il sait déjà, mais de lui donner la méthode efficace pour actualiser ses dons et ses connaissances dans une forme sociale concrète. Plus exactement, il ne s'agit pas de lui parler de ses droits et de sa liberté, mais de lui préciser les moyens de les acquérir, moyens qui ne peuvent être que l'expression de ses devoirs. Pour la société post-almohadienne, il s'agirait donc moins de revendiquer des droits que d'utiliser techniquement l'homme, le sol et le temps pour produire la synthèse sociale qui engendre automatiquement le droit… Faire une politique, c'est en effet préparer les conditions psychologiques et matérielles de l'histoire, c'est préparer l'homme à faire l'histoire. L'individu post-almohadien fera de la politique quand il cessera d'être l'amibe qui attend une proie problématique. Il cessera d'être une créature déshéritée en proie à tous les attentats du colonialisme quand il parlera un peu moins de ses droits et un peu plus de ses devoirs, un peu moins de la charte de l'Atlantique et un peu plus de ses ressources. Il cessera d'être une proie facile quand il aura rectifié ses manières de penser et d'agir selon une logique pragmatique de l'action et une logique cartésienne de la pensée, quand il se sera débarrassé des mythes qui inhibent son activité et limitent son efficacité.» Ce qui se passait avec l'islah en Algérie se passait avec la Nahda dans l'ensemble du monde musulman dont participe l'Algérie qui n'est souvent d'ailleurs qu'un terrain d'application ou d'expérimentation des idées apparaissant en Orient. Or, Bennabi en avait esquissé un tableau extrêmement réaliste, pour ne pas dire passé au scanner, et écrit en 1970 dans une nouvelle préface à *Vocation de l'islam* après avoir rappelé que le livre avait été composé au lendemain des événements de Palestine (Proclamation de l'Etat d'Israël) : «Je l'avais rédigé pour tirer la leçon de ces événements d'une part, et pour faire, d'autre part, en une circonstance particulièrement cruciale le bilan des idées qui animaient le monde musulman et l'avaient conduit à la crise du moment… C'était surtout un bilan de carence… Un quart de siècle après, le problème du monde musulman demeure entier, tel qu'il se posait en 1948… Aujourd'hui donc, l'ouvrage fournit un moyen, si imparfait soit-il, de mesurer l'évolution musulmane pendant un quart de siècle. Que pourrait-on dire de nos jours ?… Les allures ont certainement plus ou moins changé, le fond est resté le même. La colonisabilité n'a pas changé, elle a seulement changé de toilette. Regardez-la la coquette ! se mirer dans le miroir de ces indépendances au rabais pour passer au bras de son vieux compagnon, le colonialisme, devenu son chevalier servant dans ces salons décorés en bureaux d'études de sa pseudo-technocratie. Et regardez-le, lui, comme il sait faire le vieux coquin du compliment à la vieille moukère sur ses bigoudis d'emprunt, sur l'éclat incomparable de son râtelier et la splendeur de sa poitrine fanée… L'"homme malade" musulman eut d'abord à son chevet le maraboutisme qui ne pouvait ni le guérir ni l'achever. Le kémalisme, le baâthisme charlatan n'ont rien modifié à la situation ; ils l'ont plutôt compliquée davantage. Quant au salafisme et au wahhabisme, ils n'ont laissé que de pitoyables souvenirs dans une décomposition générale.»

On peut imaginer ce qu'il lui en a coûté d'écrire ces lignes, lui qui, dans sa jeunesse, avait vu dans le salafisme et le wahhabisme la promesse d'un nouveau «cycle de civilisation». Il poursuit dans le même texte : «Le monde musulman a déjà subi les secousses de 1948 et de juin 1967. La troisième l'engloutira certainement si les musulmans n'anticipent pas les évènements tragiques de ce temps et se contentent seulement de les suivre à petits pas. Les temps ne sont plus où les sociétés pouvaient vivre en attendant de rencontrer un jour, au hasard de la route, leur vocation historique. Aujourd'hui, dès les premiers pas on doit savoir vers quel but lointain on est parti.» Du point de vue des islahistes, la Nahda visait la restauration de valeurs morales et culturelles dont l'effet serait le rétablissement de la grandeur passée. Du point de vue des modernistes, elle visait une modernisation à l'occidentale qui, seule, donnerait aux pays arabo-musulmans une nouvelle grandeur. Il n'a jamais existé de Nahda générale, en fait, mais des expressions locales et partielles, des nationalismes et des mouvements de libération. En Turquie et en Iran par exemple, on voulait, aussi bien du côté des religieux que des laïcs, une renaissance nationale. La Nahda, version réformiste, a échoué parce qu'elle s'est présentée sous la forme d'un rêve et non d'un processus d'actions concrètes. Intellectuellement, elle n'a pas touché en profondeur les mentalités, ni dérangé les vieux tabous. C'était un discours, une poésie. Au plan politique elle était un vœu pieux, un appel à la recomposition de la «Oumma», sans intention de mettre en œuvre des initiatives de rapprochement ou des synergies de développement, sans définir des critères de convergence et sans harmoniser les législations, c'est-à-dire sans adopter une approche pragmatique comme le fera plus tard l'Europe.

La Nahda a commencé comme une réaction à une frustration, à un ressentiment, et non comme une prise de conscience de la nécessité de changer réellement avec tout ce que cela implique. Elle n'était pas une remise en cause de soi, des idées ambiantes, des modes opératoires. Son capital de départ était constitué pour l'essentiel d'orgueil et d'un puissant désir de revanche sur l'Occident. De toute façon, le blocage de l'ijtihad à partir du XIe siècle avait démobilisé les esprits et placé les musulmans dans une situation psychologique et intellectuelle où ils ne recherchaient plus rien : ni riposte à des défis, ni nouvelles techniques pour accroître les rendements dans les divers domaines d'activité, ni changement des habitudes de vie…

En fait, il n'y a plus que les mouvements islamistes pour parler de Nahda, d'Islah ou de «sahwa». Le mot a été abandonné à l'avènement des indépendances parce qu'il ne recoupait plus les aspirations des nouvelles nations qui se rendaient compte qu'elles n'entretenaient pas une même vision de leurs intérêts.

La résignation à entretenir des traditions dévitalisées et la capitulation devant les progrès des autres avaient déjà fait le lit de la colonisabilité et du colonialisme.